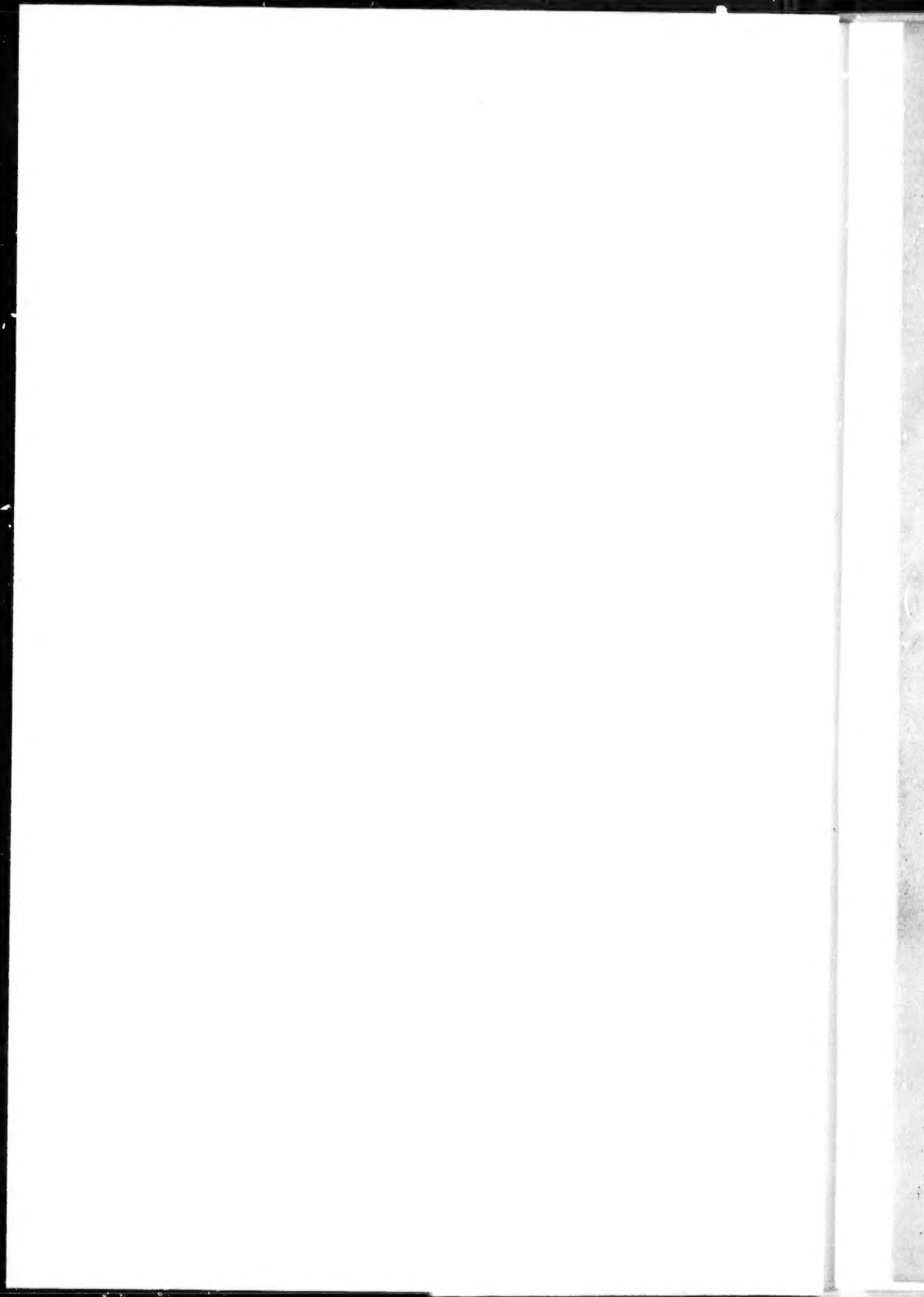




INSTITUT
des
ARTISANS



BASILIQUE DE ST. PIERRE DE ROME.



MONTREAL

MDCCCLXX

1870
(58)

INSTITUT DES ARTISANS

ENTRETIEN PAR M. G. E. de S.S.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Ayant commencé à vous parler des rapports de l'Art et de l'industrie avec les églises d'Italie, et ayant pris pour terme de comparaison une église du XIV^e siècle, le sanctuaire de St. François d'Assise, je passerai à une autre église du XV^e siècle, la plus considérable incontestablement de cette période, tout en continuant à exposer les circonstances dans lesquelles nous l'avons visitée.

* * *

Lorsqu'on aborde à Civita-Vecchia par le paquebot de la ligne de Marseille, si la mer n'a pas été extraordinairement défavorable, on arrive à temps pour

profiter du passage des chemins de fer, de Livourne à Rome, qui arrivent vers six heures, pour faire ce parcours.

Le vendredi, 14 février 1868, à 5 heures A.M., nous étions en vue de Civita-Vecchia, et une heure après, toutes les formalités étant remplies, nous montions dans les wagons, en route pour Rome.

On traverse Santa-Severa, Palo, le domaine des Princes Rospigliosi, et l'on entre au sein de cette Campagne Romaine, si célèbre par l'immensité de ses lignes, et l'auscultation de son aspect. De temps en temps quelques groupes de paysans viennent animer le parcours, et piquer le terrain de points brillants. Les hommes ont de grandes guêtres, des manteaux amples, à couleur fauve, et leur chapeau, à forme haute et pointue, est garni d'une plume de paon. Les femmes en jupe rouge, ont des vestes de velours, brodées d'argent. Plus loin, des pâtres à cheval, bottés, couverts d'une casaque en poil de chèvre, une grande pique à la main, sont lancés à la poursuite de buffles ou de cavales rebelles. Ces apparitions accompagnent dignement le site grandiose qui nous environne. Les visages bruns, réguliers comme des médailles, et que, pour le ton et la pureté, on dirait empruntés à quelque bronze antique, vous indiquent que vous êtes sur le sol romain.

* *
*

Voilà donc la Campagne Romaine dans sa grandeur et sa majesté ; les horizons sont étendus, bornés au loin par des montagnes bleuâtres, montrant d'im-

menses plaines relevées par quelques collines aux lignes sévères, d'un ton de granit, et aux formes nettes, précises et taillées comme une œuvre sculpturale.

Au-dessus de cette perspective imposante règne un ciel d'un aspect métallique, poli comme un disque d'acier, d'un éclat doux mais pénétrant et incomparable.

Comme autre trait caractéristique, sur les crêtes de ces collines aux formes si pures et si nettes, on voit de vieux châteaux, souvenirs des faits antiques ; puis de grandes fermes, crénelées comme des forteresses, flanquées des tours ou d'ailes saillantes, avec larges corniches et toits surbaissés ; et tout autour des groupes de meules immenses de fourrage, formées avec un soin et une précision qui leur donnent l'aspect des poles de la vieille métropole religieuse qu'on va bien voir.

Un contraste qui saisit l'âme dans cet ensemble, c'est de considérer, au milieu de cette nature solennelle et immobile et de ces ruines antiques, les lignes sans fin du chemin de fer.

Que de souvenirs rappelés par l'immensité et la monotonie de cet horizon !

C'est donc là qu'à la voix de Dieu, sont venues camper toutes ces hordes de barbares, arrivées des quatre coins du monde ; pendant des siècles, ils ont tout brûlé et ravagé sur leur passage, et ils ont cruellement réalisé la menace d'un de leurs chefs :
“ *que jamais l'herbe ne pousserait plus, là où auraient passé leurs chevaux.* ”

En effet, il n'y a plus ni verdure, ni ombrage, mais

un sol stérile, des herbes desséchées, ou bien des marais, là où les barbares ont détourné les cours d'eau, et comblé leurs lits de pierres et de décombres.

Nous ne regrettons pas cet aspect ; cette solitude ; ce néant de plusieurs centaines de milles, qui s'étendent aussi loin que l'horizon, et qui saisissant l'âme, lui donnent une préparation convenable, pour passer du tumulte du monde profane à ce monde sérieux et grave, plein de souvenirs solennels, que l'on vient contempler dans la vieille capitale de l'univers.

Aussi en quelque disposition que l'on se trouve, si peu préparé que l'on soit aux grandes choses que l'on vient chercher, l'esprit ému, étonné par cet austère spectacle, se calme, se recueille, et après quelques moments de tristesse pénible, s'y livre avec abandon et comprend qu'il n'y a rien qui, plus que cette solitude et ce néant, soit favorable aux grandes pensées qui vont bientôt occuper l'esprit.

* *
*

On avance ; la vapeur franchit les distances et on nous signale plusieurs aspects intéressants ; nous passons près des cités Pélagiques, derniers restes des nations qui ont précédé les Romains ; et le convoi avance toujours : chaque instant nous rapproche de Rome, les visages sont radieux et ont cette expression qu'on remarque dans les grandes réunions, lorsqu'on attend quelque cortège, quelque fête, quelque solennel spectacle. En effet, quel spectacle sublime de voir Rome, la capitale du monde intellectuel et spirituel !

Quel cortège à y contempler que les traces glorieuses de la suite des siècles ! quelle fête ! fête de chaque jour, image de ce but suprême de toute vie sérieuse, c'est-à-dire chrétienne.

* * *

Un officier nous accompagne ; il a fait il y a trois mois, la campagne de Mentana, et il nous montre sur la route, les points que l'armée française a occupés dans sa marche ; il nous dit avec admiration la noble conduite des troupes papales qui, fortes seulement de quinze cents hommes, ont vaincu les dix mille soldats de Garibaldi ; il nous raconte aussi sans emphase, mais avec une noble fierté, le courage de nos soldats ; à peine entrés en ligne, ils ont rendu irrémédiable la défaite des adversaires de l'Eglise ; puis quand leur œuvre a été accomplie, ils sont revenus occuper les postes les plus menacés de la frontière, à Viterbe, à Civita-Vecchia et à Torcanella ; la plupart auront à peine eu le temps de visiter Rome qu'ils ont délivrée, et lui-même, par grande faveur, profite pour cela d'un congé de vingt-quatre heures. Il ne tarit pas sur le mérite des troupes du Pape, et comme nous lui faisons l'observation que nos soldats ont eu leur part, il nous répond en souriant, et gracieusement, que les troupes françaises sont assez riches en lauriers, pour pouvoir faire à leurs compagnons d'armes, tous les honneurs de la victoire.

C'est vers quatre heures du soir, le 3 novembre dernier, qu'après la lutte soutenue par les troupes

papales, les troupes françaises se mettant en ligne, et les Zouaves ayant pris le point le plus important du champ de bataille, la *Vigna Santucci*, Garibaldi prit de son côté le train express pour Florence.

* * *

Près de nous sont deux Allemands, graves, sérieux, et d'une figure pleine de finesse et de bonhomie ; ils ont visité plusieurs fois l'Italie et une partie de l'Europe, et ils nous parlent des inexactitudes que l'on trouve dans beaucoup de *Manuels de Voyage*, et même en certains livres de pèlerinage, qui continuent à décrire l'état des lieux, tels qu'ils étaient, il y a au moins un siècle ; et ce qui est plus fâcheux, qui reproduisent des jugements et des assertions des plus malheureux temps de la décadence religieuse et intellectuelle du XVIII^e siècle.

Avec ces itinéraires, faits exclusivement à tête reposée dans le cabinet, il est difficile de s'y reconnaître et d'avoir une idée nette des magnificences de l'Art religieux Italien.

Dans ces *Manuels* on ne sait pas apprécier le sentiment religieux du XIV^e siècle, et la perfection artistique du XV^e et XVI^e ; et de même on ne sait nullement reconnaître que ces qualités ne se retrouvent plus dans les années suivantes ; aussi on distribue bénévolement autant d'éloges aux peintres payens et dégénérés du XVIII^e qu'aux grands génies qui les ont précédés.

On proclame solennellement que les trois grands chefs-d'œuvre de la peinture sont la *Transfiguration* de

Raphaël, la *Communion de St. Jérôme* par le Dominiquin, et la *Descente de Croix* de David de Volterre, sans indiquer ce qui manque, pour le sentiment religieux, à ces deux derniers tableaux.

On altère cette belle parole de Bramante, chargé par le Pape de bâtir Saint-Pierre : “ *Je prendrai les deux plus beaux monuments du monde ; je lancerai le Panthéon dans les airs, et je lui donnerai pour support le Temple de la Paix,*” et l’on suppose qu’il s’agit du Parthenon d’Athènes, que Bramante n’avait jamais vu, et qui n’a aucun rapport ni pour son extérieur, ni pour son intérieur avec l’œuvre de Bramante, lequel dans les nefs de Saint-Pierre s’est si évidemment inspiré de ce *Temple de la Paix*, avec ses arcades, ses pilastres, ses voûtes et ses caissons.

Dans ces *Manuels*, est exaltée outre mesure la prééminence du nouveau Saint-Pierre sur l’ancien, sans indiquer tout ce que la vieille Basilique avait d’admirable, et dont nous retrouvons tant de signes glorieux de magnificence dans les belles basiliques contemporaines de St. Jean de Latran, Ste. Marie Majeure, et St. Paul hors des murs, lesquelles cependant, sont loin des richesses que renfermait la Basilique principale.

On proclame la colonnade du Bernin comme unique dans sa conception, tandis qu’on ne dit rien de ces galeries immenses dont Ls. Veillot nous parle dans ses *Parfums de Rome*, qui allaient de St. Pierre à Ste. Marie Majeure, à St. Jean de Latran et à St. Paul hors des murs ; ce qui faisait une étendue de

plusieurs lieues de portiques décorés d'autels, de chapelles, de monuments, de statues et de tombeaux.

Dans ces livres Michel-Ange est représenté comme dépassant tous ses devanciers, tandis que lui-même reconnaissait humblement qu'il avait cherché à faire aussi bien que son prédécesseur Brunelleschi au dôme de *Ste. Marie des Fleurs*, à Florence, tout en admettant qu'il était impossible de faire mieux. (1)

Enfin, en certains livres, on fait un mérite à la Basilique de St. Pierre de ne pas paraître aussi grande qu'elle l'est réellement, et on attribue cette circonstance à la justesse et à l'harmonie des proportions. En cela il y a d'abord une inexactitude, ensuite ce qui est plus grave, il y a une naïveté. "Cet effet d'amoindrissement qu'on remarque dans St. Pierre, nous dit Mgr. d'Hesebon, vient de ce que Michel-Ange a voulu grandir les éléments de la construction, à proportion de sa grandeur ; faisant supporter la voûte haute de 130 pieds par des pilastres de cent pieds de hauteur, et de la porte à la coupole en mettant que trois arcades supportées par des piliers de 30 pas de tour ; tandis que là où l'on a voulu conserver le sentiment de la grandeur, on n'a pas grandi les détails suivant les dimensions de l'édifice, mais on les a super-

(1) Des artistes distingués préfèrent la coupole de *Ste. Marie des Fleurs* qui est plus large, plus profonde, et bien plus élancée, "Io vo a Roma, far la tua sorella, più grande di te ma no più bella." Je vais à Rome faire ta sœur, plus grande que toi, mais non plus belle. — Paroles de Michel-Ange, jectant un regard d'adieu sur la belle coupole de Florence, quand il partait pour Rome.

posés et multipliés suivant la hauteur et l'étendue"; ainsi en est-il dans le Colysée, où il y a trois étages de galeries, ou bien dans les Basiliques Constantiniennes, et enfin dans les vieilles cathédrales du moyen-âge. Or, dans tous ces édifices il y a autant d'harmonie dans les proportions, que dans St. Pierre de Rome, mais l'effet est plus en rapport avec la dimension réelle. C'est donc une inexactitude de prétendre que cette déception amoindrissante vient nécessairement de l'harmonie des proportions. Mais de plus, c'est une naïveté de transformer ce défaut en mérite, comme il est facile de le comprendre.

En effet, quel mérite y a-t-il eu à dépenser cent millions de piastres dans un édifice pour le faire le plus grand du monde religieux, et en même temps le disposer de manière à ce qu'il paraisse petit? Ce serait au moins une inconséquence, sinon une maladresse: c'est ce qu'ont remarqué avec Mgr. d'Hesebon, M. de Maistre, Dom Guéranger, et l'illustre Cardinal Wiseman.

Après ces observations et ces prolégomènes, nos Allemands qui étaient des artistes, appartenant aux belles écoles de l'art religieux de Cornelius et d'Overbeck, nous parlèrent des splendeurs de St. Pierre, comme des artistes seuls savent le faire, et comme il est plus intéressant de l'entendre développer dans l'abandon de la conversation, que dans les livres les mieux faits.

Avec quelques déféctuosités, St. Pierre, nous disaient-ils, est une église unique dans le monde, et

comme le résumé de toutes les beautés. Pour produire ce chef-d'œuvre, de grands Papes se sont succédés, ayant à leur aide une suite d'hommes extraordinaires, Bramante, San Gallo, Michel-Ange, Raphaël, génies tels que tous les siècles réunis n'en offrent pas de plus grands. Les hommes de talent n'ont pas manqué aux Souverains éclairés, et ceux-ci, pleins d'un saint zèle, ayant tous le sentiment de la splendeur, et marchant pendant un siècle à l'accomplissement d'une même œuvre, n'ont pas manqué aux instruments que la Providence leur fournissait.

Aussi quels résultats ! Des trésors tels qu'on ne pourra jamais en réunir de plus grands ; une accumulation des plus beaux matériaux du monde, à laquelle ont contribué des siècles d'efforts des Romains d'autrefois et des Souverains de la Rome chrétienne ; et de tout cela on a composé comme une mosaïque qui vous représente, sous la forme la plus belle et la plus vaste, tout ce que, pendant des siècles, l'univers entier a pu réunir de plus riche à son centre. Et puis, quel emploi de ces grandeurs ! Emploi tel qu'à chaque pas, à l'extérieur comme à l'intérieur, à la façade, dans la nef, sous la coupole, à l'abside, on oublie tout autre impression, on ne songe à aucune comparaison, mais on n'a qu'un cri : Le génie ! Le génie !

*
* *

Nous remercions nos artistes, puis nous nous recueillons avec bonheur dans les grandes pensées dont ces splendeurs sont le merveilleux symbole. Quelle douce

attente ! Et comme, en ces instants, on se sent vivre doublement !

Enfin, à un détour de la route, un cri s'échappe de toutes les poitrines ; à l'extrémité de l'horizon surgit un globe lumineux, et ce n'est que la coupole du couronnement ; puis le dôme se lève, monte peu à peu sur l'horizon comme le soleil : il est majestueux et brillant comme lui, car il le reflète ; on approche encore, les détails se distinguent et l'on voit se dessiner au sommet, la croix lumineuse.

On longe quelque temps le Tibre, puis on le traverse, et par une ingénieuse disposition du chemin de fer, on fait le tour d'une partie des vieux remparts ; on passe en revue déjà bien des monuments célèbres que nos voisins nomment à mesure. Après le Monte Testaccio, le tombeau de Caius Cestius, la route de St. Paul hors des murs, St. Saba, les Thermes de Caracalla, la Via Appia, puis St. Jean de Latran, Ste. Croix de Jérusalem ; nous tournons auprès du temple de la Minerva Medica ; l'on passe très près de Ste. Marie Majeure apparaissant avec ses tours antiques et ses dômes de la Renaissance ; enfin nous entrons dans le débarcadère et nous sommes en face de ces grands Thermes de Dioclétien, si admirablement convertis par Michel-Ange, en église et en couvent.

Tous ces monuments sont entourés par des espaces immenses où sont amoncelées des ruines énormes ; mais il n'y a rien de triste en cet aspect de destruction ; ces ruines sont, on ne peut plus majestueuses ; leurs flancs entrouverts révèlent la grandeur étonnante des masses

qui les composent, et le temps qui a adouci leurs lignes brisées, leur a donné une couleur vive et vermeille, qui s'harmonise admirablement avec la mousse et les arbustes qui les surmontent et les encadrent.

* *

Nous traversons la ville, et après quelques instants de repos, nous nous mettons en marche pour aller adorer Dieu, dans la plus grande demeure qu'il a voulu avoir dans l'univers.

Après avoir traversé le pont St. Ange, on voit St. Pierre comme si on y était déjà, et cependant il faut encore faire 1100 mètres, ou près d'un mille pour y arriver. Nous parcourons une rue qui paraît bien étroite, puis nous trouvons les trois places qui précèdent la Basilique. Au XVIII^e siècle, un grand Pape voulait élargir cette rue, et continuer les portiques de la colonnade du Bernin jusqu'au pont St.-Ange : de graves événements l'en empêchèrent, mais l'Eglise a encore bien des phases glorieuses à traverser, pour pouvoir accomplir cet admirable achèvement.

Enfin, nous sommes devant la Basilique : à côté de nous les portiques décrivant cette ellipse de 738 pieds de largeur sur 500 de profondeur, ce qu'un publiciste français a appelé un tourbillon de colonnes, il y en a 284 qui vont porter l'entablement à 70 pieds de haut, et au-dessus 130 statues colossales ; au centre, l'obélisque et ses fontaines ; au-delà cette pente inclinée qui est bordée de deux galeries montantes et qui conduit aux trois perrons ; enfin toute la Basilique

imposante, resplendissante de marbres et de sculptures.



Comme cela est saisissant, cet aspect est unique dans le monde ; le Louvre et la Place de la Concorde ne sont rien en comparaison de cet ensemble qui va toujours en montant, et qui se saisit d'un coup-d'œil, tout entier.

D'autre part, quel contraste ! Qu'étaient ces lieux, il y a dix-huit siècles ? En cet endroit, là où se déploie l'immense vestibule de la Métropole de l'univers catholique, fut autrefois le cirque de Néron. C'est là que fut donné le signal de ce grand combat où s'usèrent les forces de l'empire, sans pouvoir abattre le courage des chrétiens.

Il faut s'arrêter pour vénérer le dévouement de nos ancêtres dans la Foi ; héros qui donnèrent leur vie pour nous conquérir, la paix et la liberté de notre Eglise. Voilà donc cette enceinte, le théâtre de tant de massacres ; voici l'obélisque qui marquait le centre des cirques antiques ; à la place de ces fontaines si abondantes et toujours jaillissantes, des flots de sang ont coulé sans interruption, pendant 300 ans ; à l'entour vers ces colonnes étaient ces gradins en cercle, où les magistrats, les vestales, les prêtres, les grands et les jeunes filles de l'aristocratie romaine, tout ce qu'il y a de plus auguste, de plus saint, de plus jeune dans un peuple, couverts de pourpre, d'or, de pierreries, applaudissaient au plus affreux des spectacles et à la plus inique des cruautés.

Là où nous sommes, les chrétiens marchaient au supplice ; vieillards, femmes et enfants, sans défense ; les chairs sont déchirées, les os broyés et dans l'amphitéâtre, des applaudissements, des cris frénétiques retentissent, tandis que tous les pouces sont levés pour demander qu'on repaisse les yeux du dernier coup de la mort ; voilà l'antiquité comme la réflexion nous la montre : et nos yeux se portant devant nous, contemplaient la façade de la Basilique, et nous croyions voir toutes les nations marchant vers la nouvelle Sion, tandis que le dôme élève la croix dans les airs et qu'au pied de l'obélisque du cirque on lit ces paroles :

Le Christ a vaincu, il règne, il a l'empire !

Ainsi le cirque a disparu et sur ce même sol, devenu comme un parvis du ciel, s'élève le vestibule du temple d'où la vie se répand dans le monde entier.

Ici donc il faut s'incliner et méditer. Oh ! comme on aime alors à se rappeler ce trait si touchant du Pape St. Pie V à qui un Ambassadeur étranger demandait en cet endroit des reliques des martyrs : Le St. Pontife se baissant, ramassa quelques grains de poussière et les donnant au solliciteur, lui dit : *“ Voilà des reliques des martyrs, car toute cette terre a été imprégnée de leur sang.”*

Enfin, le spectacle est en rapport avec les grandes choses qu'il rappelle ; la galerie est pleine de majesté, d'élégance et d'harmonie ; elle est de ce grand style grec que la Renaissance a su retrouver et qui est resté si supérieur au style emphatique et lourd qui lui

a succédé, tandis qu'il n'a, grâces à Dieu, aucun rapport avec ce qu'on appelle, de nos jours, *le style grec*. Alors on avait pénétré le secret de cette antiquité qui savait unir l'élégance à la pureté et à la majesté, ce qui fait qu'on donnerait bien des monuments modernes pour la Maison Carrée de Nîmes et pour le temple de la Fortune Virile à Rome. Mais ce secret merveilleux, cette inspiration ne se trouvent point dans les stériles combinaisons de la règle et du compas.

* *
*

Outre l'harmonie et l'élégance des portiques et des galeries, il faut remarquer la grandeur et la richesse de l'ornementation du monument.

Au haut de cette rampe de la dernière place qui monte toujours, s'élève la Basilique elle-même précédée de trois perrons, occupée au centre par un immense portique dont l'entablement à 130 pieds du sol, est supporté par des pilastres et des colonnes de 30 pieds de tour et de 90 pieds d'élévation, et flanqué de deux ailes où s'ouvrent deux arcades de 50 pieds de haut, où l'on voit deux statues équestres d'empereurs.

Au dessus de l'entablement s'élèvent les grandes statues de la galerie, les horloges colossales, les dômes d'accompagnement, et enfin le dôme principal avec son tambour à deux étages, entouré d'une galerie à magnifiques colonnes accouplées, puis la grande coupole toute surchargée d'ornements

et d'ouvertures richement encadrées, enfin la lanterne qui porte la croix ; ce qui donne à l'ensemble l'effet d'unet iare splendide ornée d'une triple couronne comme la tiare même du Souverain-Pontife.



Au haut de la façade se trouve le balcon d'où le St. Père donne sa bénédiction *Urbi et Orbi*. En dessous un beau bas relief de Buonvicini qui représente la *dation* des clefs au chef des apôtres, image si bien placée, au-dessous de ce balcon et à l'entrée de la Basilique. C'est un chef-d'œuvre en marbre blanc, que les années ont doré du plus bel éclat. Les figures sont de grandeur naturelle ; et d'en bas, il paraît délicat comme ces fines plaques d'ivoire ouvragées qui servent de reliure aux vieux manuscrits.

Auprès des grandes colonnes de la frise, les colonnes qui ornent les portes semblent comme des fuseaux, mais on approche et on est tout étonné qu'elles soient si énormes ; en effet elles ont douze pieds de circonférence, et les autres à côté paraissent alors comme des tours de rempart. Cet effet est des plus frappants.



Quelques auteurs Anglais, dans leurs relations, se sont fait un plaisir d'émettre sur les détails de la Basilique et sur les cérémonies qui s'y déployent, quelques remarques destinées à exciter la bonne humeur de leurs compatriotes. Mais d'un autre côté, les Romains

ne se sont pas fait défaut de noter certaines singularités britanniques.

Ainsi l'on a souvent cité ce voyageur Anglais qui, revenant de Rome et apprenant que, d'un certain point de la place on voit la colonnade comme si elle était d'un seul rang de colonnes, se fit ramener à Rome pour s'en assurer, et repartit aussitôt, après un seul coup-d'œil.

On rapporte la distraction d'un autre, qui ayant entendu parler de cette particularité, passa vainement plusieurs jours sur la place pour chercher le fameux point, au centre même de la colonnade, n'ayant pas remarqué qu'elle est en ellipse et qu'il s'agit de deux points, centres de chacune des circonférences dont l'ellipse est composée.

Un autre, dit-on, fut si frappé de la grandeur du vestibule qu'il ne voulut pas aller plus loin, croyant avoir vu la Basilique elle-même.

Il en est un quatrième qui, prenant aussi le vestibule pour l'église, s'écria avec un vif sentiment de satisfaction : “ *Je comprends maintenant comment la justesse des proportions diminue le sentiment de la grandeur !* ”

Enfin le Directeur de l'Académie de Rome nous disait qu'il avait vu des Touristes qui, sur la foi de leur *guide*, cherchaient très-sérieusement à découvrir comment l'intérieur de St. Pierre ressemblait au Parthénon d'Athènes. Pugin, dans la revue de Dublin, a fait allusion à un fait semblable.

L'on arrive au vestibule : il a 400 pieds de longueur sur 50 de largeur : cinq portes y donnent accès : à droite est la statue équestre de Constantin, à gauche celle de Charlemagne. “ L'aspect inattendu de ces “ deux grands défenseurs de l'Eglise, doit provoquer “ un frémissement étrange sur tant de Princes dégénérés qui si fréquemment, passent en contemplant ce “ parvis. Ils abandonnent le doux et Saint Pie IX aux “ épines et aux larmes. Jamais leurs bras débiles ne “ trouvent l'heure de se lever au service du Seigneur ! “ Et la colère de Dieu peut éclater, et le temps de la “ miséricorde passe : et que deviendront-ils quand ils “ paraîtront devant celui qui demandera un compte “ plus sévère aux puissants du siècle ? ”

C'est là que se trouve cette touchante élégie composée par Charlemagne sur la mort du Pape Adrien : elle est gravée sur une table de marbre :

Post Patrem lachrymans, Carolus hæc carmina scripsi ;
Tu mihi dulcis amor, te modo plango, Pater.
Tu memor esto mei, sequitur te mens mea semper.....
Nomina jungo simul titulis, charissime, nostra.
HADRIANUS, CAROLUS, REX Ego, Tuque PATER.

J'ai écrit ces vers, moi, Charles pleurant la mort d'un père,
Toi ma tendre affection, je te regrette sans cesse,
Ne m'oublie donc pas moi, qui te sais toujours dans mon cœur,
J'unis nos noms et nos titres, Pontife chéri.
ADRIEN, CHARLES, moi Roi, et toi mon PÈRE.

Au centre, sur la porte d'entrée, il faut considérer une belle mosaïque d'après Giotto, *St. Pierre marchant sur les eaux*, œuvre si pieuse, si suave et si belle qui

fait vivement regretter qu'on n'ait pas conservé dans la Basilique, les autres travaux du même Maître.

En face se trouve un autre reste du passé : la porte de bronze du milieu, œuvre de Philarète et de Baldo, frère de Donatello ; elle est d'un grand style, et entourée d'une frise de bronze antique d'une grande délicatesse.



Enfin l'on va entrer et pénétrer dans la sainte Basilique ; avec quelle émotion on saisit l'énorme portière de cuir qui couvre l'entrée du temple ; on la soulève, on fait un pas et l'on se trouve dans *la plus magnifique demeure de Dieu sur la terre.*—(De Maistre.)

Le premier coup-d'œil est saisissant et remplit d'admiration ; il dépasse l'effet qu'on attendait, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, et de plus satisfaisant à la fois, dans l'ensemble des lignes, la variété des marbres et l'éclat de l'or et des ornements.

On voit donc s'étendre devant soi tout l'édifice jusqu'à l'extrémité, à 600 pieds de distance, avec cette voûte imposante de la nef, large de 80 pieds, et qui s'élève à 130 de hauteur, éclairée dans le milieu par l'immense coupole, qui déverse sa clarté comme un océan de lumière.

A droite, à gauche apparaissent les bas-côtés vastes et imposants, éclairés par une lumière douce et nette qui vient des autres coupoles, et qui donnent accès à ces chapelles, grandes comme de vastes églises, dont on distingue les arcades multipliées. Rien de plus

majestueux, de plus riche, de plus harmonieux. Les arcades si vastes, qui ont plus de 80 pieds d'ouverture, supportent la frise et l'entablement gigantesque.

La richesse est partout : le pavé de marbre est dans toute l'étendue uni comme un miroir aux reflets éclatants, et couvert de dessins harmonieux. Les piliers, malgré leurs ornements variés, apparaissent pleins d'harmonie dans leurs lignes majestueuses. Les marbres éclatants des détails se marient avec le blanc des parois et avec l'or des frises, des chapiteaux et des grands caissons de la voûte, qui est comme un immense berceau tout couvert de rinceaux, de fleurs et de fruits d'or.

Cette première impression est unique dans la vie et cause une telle émotion qu'après avoir contemplé tout l'édifice, on aime à revenir à ce point et que chaque fois qu'on retourne à St. Pierre, on s'arrête là avec un nouveau saisissement.

* *
■

Bientôt l'œil distingue les détails : ils sont immenses, mais dans l'ensemble ils paraissent pleins de grâce et de délicatesse : les grands médaillons des arcades, les statues colossales de chaque pilier, la frise en *Lapis Lazzuli* et ses inscriptions d'or, mais surtout l'immense baldaquin de bronze veiné d'or, qui porte sa croix d'or à près de 100 pieds de haut, et qui a l'air d'un simple tabernacle, dans l'immensité de l'ensemble qui l'environne.

Au pied du baldaquin les 122 lampes de la con-

fession " font l'effet d'une constellation brillante qui va disparaître sous l'horizon."

Au-dessus, dans les pendentifs, les grands médaillons des Evangelistes en mosaïque sur fond d'or, brillent comme d'immenses lustres toujours allumés, tandis qu'à l'extrémité de l'édifice, à 600 pieds de distance, apparaissent les Docteurs soutenant *la Chaire de St. Pierre*, se détachant sur une vaste gloire à rayons d'or, illuminée mystérieusement par les ouvertures de l'abside.

On ne peut du reste, seulement s'étonner et admirer : l'émotion ne s'adresse pas seulement à l'esprit, mais au cœur, à la foi du chrétien ; tout lui parle éloquemment des grandeurs de Dieu et de sa Providence, qui a réuni tant de richesse et de génie pour accomplir ces merveilles. Avec quel transport on fléchit le genou, on incline la tête, on se répand en actions de grâces, de pouvoir contempler ce vestibule du ciel, cette représentation si touchante de la Jérusalem d'en haut.

Comment le fidèle, l'enfant de Dieu ne serait-il pas ému, là où les infidèles eux-mêmes, les enfants séparés de l'Eglise viennent incessamment par milliers, presque chaque jour, respirer l'air de la maison paternelle, en attendant qu'ils puissent rompre avec les dernières attaches d'un cœur violemment combattu.

C'est là le centre de notre religion sainte, la demeure de notre père, vers qui nous voyons comme tout chemin conduit les cœurs les plus opposés, les amenant des plus lointaines extrémités de la terre, et des plus éloignés sentiers de l'erreur.

Nous prions, et nous nous voyons entourés de Russes,

d'Anglais, de Suédois, d'Américains venus des contrées voisines de Montréal ; quelques-uns nous ont entretenu de leur ravissement. Nous prions, et ils nous regardent avec envie, comme regrettant de n'être pas unis de cœur aux symboles dont ils contemplent avec émotion les œuvres, et les manifestations merveilleuses.

Nous arrivons à la confession de St. Pierre, aux balustres de bronze et de marbre, environnant un caveau de 20 pieds de profondeur, couronné de ces 122 lampes éclatantes, ayant au-dessus, le baldaquin et la coupole d'où tombent des torrents de lumière. Nous nous inclinons encore, nous prions les saints Apôtres, nous les remercions de la part si humble, mais si précieuse, qu'il nous a été donné de prendre à leurs travaux, nous prions pour l'extension de leur œuvre, pour la propagation de la sainte doctrine et l'exaltation du divin maître, pour lequel ils ont donné leur sang.



Nous nous relevons et nous continuons notre pieux pèlerinage.

A mesure que l'on peut contempler les détails, on découvre des prodiges. Ceux de grandeur ne sont pas ceux qui frappent le moins, ils nous montrent quelle puissance il a fallu à cette Souveraineté spirituelle, pour remuer de telles masses, dépassant dans ces pompes extérieures, toutes les autres souverainetés sur lesquelles elle a, d'ailleurs, tant d'autres supériorités.

Les murs ont 12 à 15 pieds d'épaisseur, le mur du

dôme a 15 pieds ; le tout repose sur des substructions plus étonnantes que le monument lui-même. * Les piliers de la coupole ont 220 pieds de tour, et le double, dit-on, dans les soubassements. Les médaillons où les Evangélistes sont représentés assis, ont 30 pieds de haut, et s'ils se levaient, les Personnages auraient 40 pieds de hauteur. Les pilastres accouplés qui ornent les piliers ont 9 pieds de largeur chacun, et ils portent à 66 pieds, des chapiteaux corinthiens de 10 pieds de hauteur ; les piliers des arcades ont 30 pas de tour. Les statues des niches 15 pieds de hauteur. Celles du haut plus de 20 pieds ; des chapiteaux au haut de l'entablement il y a 24 pieds. La frise de *Lapis Lazzuli* a 8 pieds, les lettres d'or de la frise 5 pieds et demi.

L'entablement qui fait le tour du monument est à la hauteur de 90 pieds : un cavalier pourrait le parcourir au galop, car il a près de 15 pieds de largeur. A cette observation, un Américain présent remarquait qu'il en faut moins pour le parcours d'un chemin de fer.

Le baldaquin est plus haut que la Banque de Montréal, et presque aussi haut que la nouvelle *Custom House* sur le port. Les tours de Notre-Dame, mises l'une sur l'autre n'atteindraient pas la hauteur de la lanterne à l'intérieur, car il y a là plus de 400 pieds.

Les deux Anges des bénitiers ont l'apparence d'enfants ; quand vous les approchez vous vous trouvez

* Ce travail est du à San Gallo : Vasari en a dit que s'il était au-dessus de terre au lieu d'être enfoui et caché " il étonnerait les plus audacieux génies " *Farebbe sbigottire ogni terribil ingegno.*

vis-à-vis de deux géants, qui vous dépassent de plusieurs pieds, ayant la tête comme un tonneau, et le pouce gros comme votre poing.

Mais du reste ces merveilles ne sont pas les plus étonnantes pour l'intelligence ; il y a ici l'emploi des plus riches matériaux dans les autels, dans les colonnes, dans les statues, et dans chaque sujet, des richesses à profusion. Il y a de ces marbres et de ces matières précieuses, empruntés aux vieux temples de l'ancienne Rome, qui n'existent que là, et dont on n'a pu retrouver les carrières merveilleuses, perdues dans des sites depuis longtemps inexplorés de l'Afrique et de l'Asie.

Voilà ce que l'on peut remarquer non-seulement dans les 44 autels, les 389 statues et les 748 colonnes qui ornent la basilique, mais aussi dans les nombreuses mosaïques des autels, composées des matériaux les plus éclatants, et les plus précieux ; encadrées dans les lignes des retables, elles resplendissent comme de magnifiques bouquets de fleur, tranchant avec la blancheur des marbres et le reflet des dorures. Elles ne sont pas seulement des objets de décoration, mais de l'art le plus admirable, puisqu'elles reproduisent avec une fraîcheur qui sera toujours inaltérable, les chefs-d'œuvre des grands peintres, la plupart sur toile, matière fragile et que les siècles ont déjà commencé à altérer dans les musées. Parmi ces tableaux de pierres, on remarque principalement la *Transfiguration* de Raphaël, la *Ste. Pétronille* du Guerchin, le *St. Michel* du Guide : ils attirent l'attention de toutes parts, et ils étincellent d'un éclat incomparable.

Outre la beauté des matériaux, dans les détails, où quelques connaisseurs ont trouvé à regretter, du côté du dessin, des traces de la décadence du goût au XVIIe et XVIIIe siècle, il y a quantité de chefs-d'œuvre dont chacun à lui seul pourrait faire la réputation d'une église. Le baldaquin qui fixe tout d'abord les regards et qui est si bien à sa place, est la plus grande pièce de bronze qui existe ; il réunit des qualités souvent difficiles à concilier, la majesté, la richesse, la hardiesse et en même temps la grâce et l'élégance. Il est énorme sans être massif, il est hardi, lancé avec une force et un élan merveilleux, sans rien perdre des exigences de la grâce. Il est riche, somptueux, mais sans superfétation et sans surcharge ; toutefois malgré son importance, il n'est pas la pièce la plus merveilleuse de l'Eglise.

Celle-ci se trouve parmi les tombeaux dont quelques-uns peut-être ne sont pas bien appropriés à leur objet et tout-à-fait en accord avec l'architecture noble et grave de Michel-Ange. Mais il en est trois surtout qui sont des merveilles du grand art sculptural de la Renaissance Italienne, que rien depuis n'a pu surpasser, et qui met les modernes au niveau des géants de l'Antiquité.

Celui d'Innocent VIII, en face de la chapelle du Chapitre, qui est de la plus belle disposition et de l'exécution la plus admirable, est d'André Pollaluolo, le maître du fameux Sansovino, et des sculpteurs d'Orviéto. C'était un homme supérieur au Bernin,

et il a laissé des chefs-d'œuvre en maint endroit, à Florence, à San Geminiano, et enfin à Sienne.

Rien de plus noble que la statue du Pape, siégeant sur son trône Pontifical et bénissant ; geste qui a été souvent reproduit dans les autres tombeaux, mais jamais avec tant de douceur ni de majesté. En dessous sur une tombe le Pape est étendu, imposant ; cette énorme pierre, est traitée avec une délicatesse qui rappelle un travail d'orfèvrerie.

Celui du Pape Sixte IV dans la chapelle du St. Sacrement, qui est encore d'A. Pollaluolo, est encore d'une beauté qui n'a rien de supérieur dans les œuvres les plus belles et les plus vantées des grandes époques de la sculpture. C'est, disent les Artistes, la merveille de la Basilique. Le Pape étendu sur sa tombe est entouré des figures des vertus et des sciences qui ont illustré le Pontife. Pour une seule de ces statues on donnerait bien des œuvres : c'est là le grand art qui a illustré le commencement de la Renaissance, et qui brille par la noblesse des formes, l'expression des figures, et une suprême élégance dans l'ensemble. Les Vertus sont d'un caractère élevé, grand, mais aimable ; ce sont vraiment les bons Génies de l'homme sur la terre ; les types sont beaux et nobles, les draperies sont d'une grâce, d'une majesté et d'une élégance sans égale. Ces statues qui n'ont pas plus de deux pieds de haut, ont bien plus le style de la grandeur que bien des colosses de la façade et des niches, et même que les Docteurs qui supportent la Chaire de St. Pierre.

Au fond, près de la Chaire de St. Pierre sont encore deux tombeaux remarquables. A gauche celui de Paul III Farnèse offre, au soubassement, deux statues : la Justice et la Prudence, par Guglielmo della Porta, sous l'inspiration de Michel-Ange, et qui ont les grandes proportions et l'air imposant de ses tombeaux de Florence. La Justice reproduit les traits de la princesse Julie Farnèse, sœur du Pontife, et est d'une majesté et d'une beauté incomparables ; c'est un type de ces familles princières qui ont jeté tant d'éclat sur le XVI^e siècle, et il n'est pas de statue antique qui l'emporte sur celle-là en noblesse, en beauté et en naturel.

L'autre tombeau est celui de Boniface VIII, c'est le chef-d'œuvre du Bernin, et il révèle son grand talent, aussi bien que l'*enlèvement de Daphné*, et sa *Ste. Thérèse*. Le geste du Pape est tout-à-fait remarquable et vaut mieux que tout ce qui se rencontre d'analogue sur aucun des autres tombeaux de la Basilique, sauf celui d'Innocent VIII. Il ne faut pas passer sous silence, la *Pietà* de Michel-Ange, encore que cette statue ne soit pas absolument une de ses plus belles conceptions. Enfin Canova et Torwaldsen ont trouvé de belles inspirations ; ils ont surmonté toutes les difficultés de l'exécution, ils ont fait preuve de l'habileté la plus consommée, la plus merveilleuse, aussi bien que l'Algarde, dans son fameux bas-relief d'Attila, à la chapelle de St. Léon-le-Grand : mais ces Artistes ont montré comment avec toutes ces qualités d'une pensée noble et digne, et d'une exécution incomparable, on est

encore loin de ce qui fait le mérite des grands génies de la Renaissance et de l'Antiquité.

Il faut revenir plusieurs fois à St. Pierre : et ce n'est pas au premier jour que l'impression est la plus forte ; de même que ce n'est pas au premier jour que l'on peut saisir tous les aspects imposants de l'immense monument.

* *
■

Un des points les plus étonnants et où l'on comprend le mieux la pensée de Michel-Ange est à l'angle du transept ; on a devant les yeux, en entier, chacun des grands éléments du monument. De là on voit se déployer la grande nef avec ses quatre grandes arcades jusqu'au portail, à 400 pieds de distance ; derrière est l'abside qui s'étend à 200 pieds, à droite et à gauche les bras du transept qui mesurent ensemble 400 pieds, près de soi le baldaquin qui surplombe sur la tête avec ses quatre colonnes colossales de 13 pieds de tour ; et enfin au-dessus de tout, la coupole de 130 pieds de diamètre, (largeur de toute la paroisse de Montréal,) montant à 400 pieds de hauteur, avec ses détails si riches, si variés et si magnifiquement éclairés par les douze fenêtres du tambour de la coupole : c'est, avec ses mosaïques et ses dorures, comme une immense mitre triomphale richement émaillée.

A ce point central, on saisit le mieux l'ensemble, et on comprend le mieux les grandeurs colossales de St. Pierre, parce qu'on a près de soi, le baldaquin et

les piliers de la coupole, comme points de comparaison.

* *
*

Après avoir admiré la majesté de la construction et aussi la variété si riche des éléments dont la Basilique se compose, on a encore à apprécier l'heureuse harmonie, et la richesse de l'ornementation dont Michel-Ange l'a revêtue.

Les supports et les bases sont simples et, dans cette sobriété, paraissent encore plus grands et plus imposants, comme il convient aux soubassements de tout grand édifice, afin de faire mieux ressortir la solidité de la masse, et la richesse de la décoration des parties plus légères des combles.

Les pilastres s'élèvent presque sans ornements, comme les troncs imposants d'arbres gigantesques, puis vont s'épanouir dans l'ornementation des chapiteaux et des entablements qui figurent comme une immense guirlande de fleurs et de feuilles, courant tout autour du monument, à une hauteur de 80 pieds sur une largeur de 24 pieds. Enfin dans la voûte des quatre nefs convergeant vers la coupole, la richesse de la décoration éclate partout en mille dessins variés, à travers les panneaux et les caissons des voûtes, faisant comme un immense berceau tout rempli de la végétation la plus luxuriante.

Quand on a tout bien examiné, et rempli son âme des plus douces impressions, il reste encore à considérer l'extérieur, et l'on voit alors d'autres sujets d'étude et d'étonnement.

La majesté du soubassement, la hardiesse des pilastres, l'élégance de l'Attique qui couronne cette masse de 660 pieds de longueur sur 150 de hauteur, sert de piédestal au dôme qui mesure sur 150 pieds de diamètre à la base, 285 pieds jusqu'au sommet de la croix.

Sur ce massif qui a 2,400 pieds de tour, le dôme paraît dans toute sa grandeur, et donne l'idée de ce qu'aurait été la façade, si le plan de la croix grecque conçu par Michel-Ange avait été suivi : mais on n'a pas à le regretter parce que l'exécution de la croix latine était absolument nécessitée pour la grandeur, et l'affluence des cérémonies principales.

Dans tout cet exposé, nous avons surtout détaillé les beautés matérielles de ce monument incomparable : mais nous ne pouvons terminer sans dire quelques mots sur les beautés d'un autre ordre que nous envisagerons dans une autre lecture.

Quand arrivent les solennités qui saisissent le cœur, comme au Dimanche des Rameaux, ou au grand jour de la Résurrection, on arrive tout ému en songeant aux mystères que l'Eglise célèbre en ce jour. On voit le grand portique surmonté des effigies des Saints, puis la façade avec l'image du Sauveur et des Apôtres, on pénètre dans la Basilique et, au bout de la nef, ornée des grands Fondateurs d'Ordre, on aperçoit le tombeau de St. Pierre et de St. Paul, puis dans le lointain les grands Docteurs de l'Eglise supportant la Chaire pontificale.

Au centre, St. Pierre bénissant le temple et toute

l'assistance de cette bénédiction toujours vivante et toujours subsistante.

Au haut des airs dans la coupole planent les quatre Evangélistes, tenant en leurs mains le livre de vie, et enfin quand le Pape environné de sa cour arrive, porté sur son trône ; au-dessus de sa tête on peut lire ces paroles qui sont comme la grande charte de la fondation Pontificale : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalerunt adversus eam.*

De chaque côté sous les arcades, on distingue de toutes parts les tombeaux des Saints Pontifes représentés dans l'attitude de la prière ou de la bénédiction, et semblant assister le Pontife leur successeur qui est là pour prier et pour bénir. Comme cet ensemble est imposant et parle à l'âme !

Enfin l'office commence en cette langue qui date de l'établissement de l'Eglise et qui est un signe particulier de son antiquité, de son authenticité et de sa perpétuité ; au *Credo* est la foi de l'Eglise appuyée non-seulement par l'assistance des fidèles, venus de toutes les extrémités de la terre, mais par l'assistance de tous ceux qui l'ont déjà proclamée pendant la durée des siècles.

En effet, ici l'on voit les 258 Pontifes qui ont précédé le Pontife actuel, et les fidèles des siècles passés, représentés par les restes mortels de huit Apôtres, onze Pères de l'Eglise, onze saints Fondateurs d'ordre, trente-cinq Papes canonisés ou martyrs, sans compter des millions de martyrs dont les saintes reliques,

transportées des catacombes, ont été déposées dans les énormes colonnes de bronze qui portent le baldaquin du grand autel.

Et alors que penser de la sagesse et des efforts de ceux qui cherchent par toute la terre, pour y transférer les successeurs de St. Pierre, “ un lieu mieux approprié et plus légitimement acquis.”

Mais quelle que soit la puissance dont pourront jamais disposer les sages de la société moderne, on se rit de leurs efforts, en considérant que ce lieu, donné par Constantin, confirmé par Charlemagne, est défendu maintenant par la foi et le dévouement des Zouaves.

On honore le témoignage des siècles passés, on admire les nouveaux prodiges de la Providence en nos jours, et l'on se retire rempli de confiance et de consolation en répétant ces paroles prophétiques, qu'en sortant du monument on rencontre à la base de l'obélisque :

Christus heri et hodie, ipse et in sæcula.

ns
la-

de
ns-
ux

nt
se
né
du

on
nos
so-
en
bé-